

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de Liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 16 / Novembre 2010

SOMMAIRE

- 1 | Édito
- 2-3 | Les rendez-vous de l'AMAM
- 4-5 | La Rencontre des Mémoires
- 6-7 | Oui ! Les Juifs ont participé à des réseaux de résistance
- 8-13 | DOSSIER : Exposition Tambov
 - Que s'est-il passé au camp de Tambov ?
 - Pourquoi une exposition sur Tambov ?
 - Tambov en librairie
- 14-15 | À Sarreguemines : une stèle en l'honneur des Malgré-nous
- 16 | Les morceaux choisis du président Nicolas Sarkozy
- I-IV | Fiche pédagogique : Exposition Tambov

À NE PAS MANQUER :
Les Actes de la Rencontre des Mémoires de mai 2010 paraîtront début 2011.

Non, monsieur Hébras !

« Il n'y a pas d'histoire, s'il n'y a pas une volonté de vérité. L'histoire c'est un effort de vérité. »
Jacques Le Goff, historien (Sciences et Avenir, juillet / août 2008).

Non, Monsieur Hébras, les Alsaciens-Mosellans incorporés de force dans la Wehrmacht ou les Waffen-SS, n'étaient pas des volontaires ! Quand bien même tous les tribunaux et juges de France prétendraient le contraire, ils n'ont pas le pouvoir de changer un fait historique avéré. Ici, la vérité historique devrait l'emporter sur la vérité juridique. Prétendre le contraire est un acte de négationnisme, une remise en cause, écrivait récemment Jean-Laurent Vonau dans les Dernières Nouvelles d'Alsace du 12 octobre 2010, de l'existence de ce crime qui a si durement frappé l'Alsace et la Moselle : *« on n'a pas le droit de salir leur mémoire en laissant planer le doute à l'égard des 130 000 incorporés de force »*.

Semer le doute, c'est falsifier l'histoire, c'est ignorer l'annexion de fait, la terreur policière, la suppression de toutes les libertés, c'est ignorer la loi de la Sippenhaft qui rendait toute la famille responsable en cas de désertion d'une jeune recrue, c'est faire fi du chemin de croix qui fut celui de chacun de ces jeunes Alsaciens-Mosellans et aussi Luxembourgeois et de leurs familles.

Après le discours du 8 mai dernier prononcé à Colmar par le Président de la République (voir page 16), les Alsaciens et les Malgré-Nous en particulier, croyaient que le problème de la compréhension de leur sort tragique était réglé. Puis, coup sur coup, deux événements récents relancent le débat :

- Un article paru dans le journal Sud-Ouest, daté du 15 août, affirme, dans un cartouche au-dessus du titre « 130 000 Alsaciens-Mosellans **auraient été** enrôlés de force dans les troupes allemandes à compter de 1942 »,

- Un procès a été intenté à Robert Hébras par les A.D.E.I.F 67 et 68 parce que dans son livre il affirme douter du caractère forcé de l'incorporation des Alsaciens ayant participé au massacre d'Oradour-sur-Glane. Le verdict est tombé le 4 octobre : non seulement les A.D.E.I.F ont été déboutées, mais en outre condamnées à payer 2000 euros à Monsieur Hébras ! Qu'un journaliste ne connaisse pas l'histoire de son pays, passe encore. Mais l'attitude de Monsieur Hébras blesse cruellement l'Alsace et la Moselle. Nous avons le plus grand respect devant l'homme, un miraculé, rescapé d'un des plus terribles massacres de la guerre, anéanti par la disparition de tous les siens, témoin des pires atrocités. Nous nous inclinons devant tant de souffrances. Mais cela ne doit pas empêcher la reconnaissance d'un fait historique.

Le Conseil Général du Bas-Rhin a réalisé une exposition sur Tambov (nous y consacrons le dossier de ce numéro). Alors, à tous ceux qui veulent savoir ce qui s'est passé ici pendant les années de guerre, à tous ceux qui auraient des doutes et des idées préconçues, nous leur disons *« venez au Mémorial de Schirmeck, venez à l'exposition sur Tambov. Regardez, écoutez, réfléchissez »* et peut-être repartirez-vous comme cet Inspecteur d'Académie de Toulouse qui, en quittant le Mémorial m'a dit : *« Je vous demande pardon. Vu depuis le sud de la France, j'étais convaincu que tous les Alsaciens étaient des collaborateurs et des volontaires dans la Wehrmacht. J'ai compris mon erreur. Pardon »*. ■

Marcel Spisser, 19 octobre 2010

Les rendez-vous de l'AMAM

Les cafés d'histoire : succès confirmé.

La « saison » 2009-2010 fut prestigieuse et les participants toujours fidèles.



Le café de Georges Bischoff

À Strasbourg :

Un démarrage époustouflant avec l'historien Jean-Pierre Rioux nous présentant son *Jean Jaurès*, Editions Perrin 2005, en socialiste humaniste et ouvert, en orateur puissant et généreux, en journaliste pacifiste et militant.

Un détour par l'émotion artistique au service de la Shoah avec Francine Mayran interrogeant à travers ses peintures la responsabilité des hommes face aux génocides et représentant les traces d'un drame collectif chez les survivants

pour une transmission de la mémoire.

- Une évocation de la résistance et de la déportation avec Nicole Margraff évoquant l'odyssée de son mari à travers l'enfer concentrationnaire nazi ; deux rescapés des camps : François Amoudruz (Flossenbürg) et Emile Roegel (Tambov) ont également apporté leur témoignage.
- Un détour par le Moyen-âge avec Jean Racine, professeur d'histoire émérite à l'Université de Strasbourg qui a fait un portrait inattendu et passionnant du grand Frédéric Barberousse pris dans ses démêlés avec les villes italiennes.
- Une immersion dans l'histoire du droit européen indispensable pour la compréhension de l'Europe du XXI^e siècle avec Yves Jeanclos, professeur de droit à l'Université de Strasbourg (*Droit pénal européen, dimension historique*, Editions Economica, 2009).
- Une investigation inédite et passionnante sur l'identité alsacienne à travers l'origine, l'histoire et la signification de 1200 noms de lieux de notre région avec le professeur Michel Paul Urban (*La grande encyclopédie des lieux d'Alsace*, La Nuée Bleue, 2010).
- Enfin, une rencontre avec ces paysans alsaciens qui en 1525 prennent les armes au nom de l'Evangile pour promouvoir un monde fraternel sans seigneurs ni maîtres... en compagnie de Georges Bischoff, professeur d'histoire à l'Université de Strasbourg (*La guerre des paysans*, La Nuée Bleue, 2010).
- Et déjà la nouvelle saison a démarré avec Jean-Pierre Colin, professeur de Science Politique à l'Université de Panthéon Assas, ancien conseiller culturel de Jack Lang, qui nous a fait une évocation magistralement menée de « Maurice Barrès, le Prince oublié ». Etonnant personnage que ce dandy engagé en politique, parfois jusqu'au déraisonnable, sans souci des convenances ni de la morale commune, mais qui a su progressivement faire preuve d'une grande lucidité préfigurant aussi bien la Vème république que le fédéralisme européen !

Suivront ensuite un café de François et Catherine Schunk sur le thème : « Le Périgord à l'heure alsacienne, le choc culturel », l'histoire de l'évacuation, mais vue pour une fois, par les Périgourdins (le 25 novembre). Puis, Claire Auzias, professeur à l'Université de Lisbonne nous parlera d'un thème d'actualité : « Samudaripen : le génocide des Tsiganes. » ect. ■

Si vous souhaitez recevoir des invitations pour les cafés d'histoire, adressez-vous à Jean-Paul Gully, 4 rue Virgile 67200 Strasbourg – j-p.gully@orange.fr (Concerne uniquement les personnes qui ne reçoivent encore pas d'invitations).

À Mulhouse :

Avec des sujets d'actualité, pas toujours à l'abri des polémiques, les cafés d'histoire mulhousiens ont pris racine et le Buffet de la Gare affiche généralement complet.

Il est vrai que le partenariat avec la Ville de Mulhouse, la SHGM (Société d'Histoire et de Géographie de Mulhouse) et l'UHA (Université de Haute Alsace) a porté ses fruits. Ainsi :

- Ossila Saaidia, professeure à l'IUFM de Lyon, spécialiste de l'enseignement du fait religieux, a introduit une discussion sereine et constructive autour du voile islamique.
- Marie-Claire Vitoux et Yves Frey, professeurs à l'UHA et à l'IUFM, auteurs d'une étude sur l'immigration en Alsace depuis le XIX^e siècle, ont mené une réflexion sur l'identité nationale à un moment où le sujet divisait l'opinion.
- Georges Ben Soussan, responsable pédagogique au Mémorial de la Shoah à Paris, s'est interrogé, documents à l'appui, sur le thème « Shoah et naissance de l'Etat d'Israël ». Une soirée passionnante et des constats inattendus !
- Jean-Jacques Schwien, professeur à l'Université de Strasbourg, nous a montré, exemples à l'appui, comment l'archéologie pouvait être « citoyenne ».

Autant de thèmes qui ont passionné les amis des Cafés d'histoire de Mulhouse. Et déjà, la nouvelle « saison » s'est mise en place :

- Le 19 octobre, Marcel Spisser, IA-IPR honoraire d'histoire-géographie et président de l'AMAM, a présenté le manuel d'histoire franco-allemand. Comment expliquer une telle réussite ? Survivra-t-elle au changement des programmes d'histoire en France ?
- Dans la foulée, le professeur Régis Baty qui a brillamment soutenu une thèse de doctorat en décembre dernier sur « Les prisonniers de guerre français en URSS entre 1940 et 1945 », nous parlera de Tambov.



Puis nous retournerons 2000 ans en arrière – nous venons de commémorer le bimillénaire du désastre de Varus dans la forêt de Teutoburg en l'an 9 – et avec Eckhard Wirbelauer, professeur d'histoire à l'Université de Fribourg en Brisgau, nous découvrirons « Les Romains au Rhin à l'époque d'Auguste, nouvelles perspectives sur un sujet ancien ».

D'autres thèmes suivront, comme la guerre de 1870 en Alsace, la place des musées dans notre histoire etc. ■



Marcel Spisser au Grand Comptoir (buffet de la gare)

Pierre Péru : rencontre avec des scolaires

**Président du GERAL-PRAF du Haut-Rhin / Vice-président de l'AMAM
Missionnaire du Devoir de Mémoire.**

Né à Versailles en 1932, installé avec ses parents à Mulhouse en 1934, Pierre Péru n'a pas encore dix ans quand sa famille est expulsée d'Alsace, car considérée comme « ennemi du Reich ».

Il part avec 25 kg de bagages avec un groupe d'autres expulsés. On les appelle aujourd'hui les PRAF, les Patriotes Résistants à l'Annexion de Fait.

Il gardera l'image de cette fuite, la famille abandonnant tous ses biens aux vainqueurs, l'entassement à cinquante par wagon de marchandises ou à bestiaux, sous les injures des SS accompagnés de leurs bergers allemands.

La famille s'installe en Charente, d'abord à Saint-Claud-sur-le-Son, puis à Roussines. Le jeune Pierre assiste impuissant à la terreur imposée par les SS, la Gestapo et surtout les miliciens, ces français volontaires pour servir l'idéologie nazie.

Il raconte qu'un jour, il a vu un garçon marchant sur un chemin. Un SS le croisa alors que le jeune



Pierre Péru est décoré de l'Ordre National du Mérite par Jean-Marie Bockel, Secrétaire d'Etat à la Justice le 13 juillet 2009.



Pierre Péru en discussion avec les élèves du collège Vauguyon au Mans, printemps 2010.

homme souriait revivant certainement un bon moment avec sa copine. Le SS croyant qu'il se moquait de lui, l'abattit à bout portant.

Bien que n'étant qu'un gamin, Pierre commence alors à rendre des services à la résistance. Sa mission régulière consistait à chercher des messages

codés que recevait le curé Bayssat dans son presbytère et de les acheminer au poste du maquis. Un jour, il est surpris par une patrouille allemande ; bien que grièvement blessé, il réussit à s'échapper, mais restera invalide pour le restant de sa vie.

Par la suite, il assista à quelques parachutages de résistants. Il fut témoin des atrocités de la division « Das Reich ». Son village fut mitraillé, l'église pillée, le moulin occupé...et quelques jours

plus tard, Pierre vit au loin le ciel se couvrir d'une chape de plomb rougeâtre : c'était Oradour-sur-Glane qui brûlait...

Profondément stigmatisé par ces événements de son adolescence, Pierre Péru est devenu un missionnaire de la Mémoire. Il ne cesse de témoigner et de militer pour la sauvegarde des valeurs républicaines.

On le trouve dans les

associations et les manifestations, dans les écoles et les lycées, en Alsace (il s'est installé à Montreux-Vieux) et en Charente, à Paris et à Oradour...

Devenu vice-président de l'AMAM en juin dernier, il se dépense, sans compter ni son temps, ni ses efforts pour faire connaître en France et ailleurs le sort de l'Alsace annexée de fait et abandonnée par la mère-patrie.

Nommé chevalier de l'Ordre National du Mérite par décret du 15 mai 2009, il a été décoré par Jean-Marie Bockel, le 13 juillet 2009.

Une exposition à Montreux-Vieux

En mai 2010, à l'initiative de Pierre Péru, une exposition, inaugurée par le député-maire d'Altkirch, Jean-Luc Reitzer, s'est ouverte au temple de Montreux-Vieux.

Elle comporte vingt panneaux sur l'histoire de la deuxième guerre mondiale, des miniatures de wagons et de chars... et une aquarelle spécialement réalisée à la demande de Pierre Péru par Yves Freyburger.

On y voit trois wagons : le premier symbolise l'évacuation (630 000 personnes) et l'expulsion des PRAF



(430 000 personnes), le deuxième la déportation de dix millions de personnes dont six millions de Juifs, le troisième les 130 000 Alsaciens-Mosellans, déportés militaires ou incorporés de force.

Un travail remarquable et une aubaine pour les scolaires venus nombreux en cette fin d'année scolaire.

La Rencontre des Mémoires

L'AMAM et la Délégation à la Mémoire Régionale, en partenariat avec le Conseil Régional, les deux Conseils généraux 67 et 68 et la Ville de Strasbourg, ont gagné leur pari. Entre le 10 et le 12 mai la « Rencontre des Mémoires » a réuni quelques 300 personnes à l'Hôtel du Département du Bas-Rhin et à la Maison de la Région Alsace. Sous l'autorité scientifique de l'historien Jean-Pierre Rioux cette rencontre, organisée avec le concours de l'Institut Européen en Sciences des Religions et le CRDP d'Alsace, a porté sur le thème « Mémoire et Religions » (judaïsme, christianisme et islam). Le public a eu l'occasion de mener « une réflexion sur ce qui le lie au passé, sur l'art d'hériter et de transmettre ». Ces trois jours ayant rencontré le succès escompté, le comité scientifique s'est d'ores et déjà remis au travail : la prochaine « Rencontre des Mémoires » est programmée à l'automne 2012 ; le thème retenu pourrait être : Mémoire et réconciliations.

Sept conférences

La conférence inaugurale s'interrogeait – en cette journée commémorative du souvenir de l'esclavage et de son abolition – sur l'attitude des religions face à l'esclavage : ont-elles favorisé l'esclavage ou contribué à son abolition ? La réponse du conférencier, Olivier Pétré-Grenouilleau, auteur d'un ouvrage récent sur les « traites négrières » fut mitigée : sans doute les religions n'étaient-elles pas à l'origine de l'esclavage, mais elles ont parfois servi d'alibis...

Cette conférence a été complétée par la projection du film Mission de Roland Joffé, Palme d'or au Festival de Cannes en 1986.

Les religions servent-elles trop souvent de justification ou de prétexte à des guerres ? Pourquoi Dieu est-il convoqué si souvent sur les champs de bataille ? Dominique Borne, doyen honoraire de l'Inspection générale s'est demandé s'il fallait perpétuer ces mémoires guerrières dans des sociétés qui sont actuellement largement sécularisées.

L'universitaire strasbourgeois Jean-Marie Husser s'est interrogé sur les représentations que renvoie le titre de « Dieu des Armées »

donné parfois au Dieu de la Bible. Quel fut le comportement de Luther et de Calvin face aux guerres de religion déclenchées en partie par l'avènement de la Réforme ? Un comportement

de 1789 à 1799 et a posé la question de savoir ce qu'est un martyr de la Révolution. Annette Becker de l'Université de Paris-Nanterre s'est demandée avec lequel des belligérants Dieu combattait à Verdun et a réfléchi à la façon dont se pose le problème à propos d'Auschwitz.

Stéphanie Laithier de l'IESR a tenté de montrer très finement comment depuis la guerre de 1967, les deux nationalismes, juif et arabo-palestinien, font usage de leurs traditions religieuses respectives et de leurs textes sacrés comme éléments fondateurs de leur identité nationale.



La séance d'ouverture de la Rencontre

finement analysé par l'universitaire lyonnais Yves Krumenacker.

La Révolution française a nourri une réflexion portant sur la mémoire guerrière vue du côté des combattants et des martyrs. Le professeur Jean-Clément Martin (Sorbonne) a analysé la place de Dieu dans les événements révolutionnaires

À la tribune de gauche à droite les principaux partenaires de la manifestation : Roland Ries pour la Ville de Strasbourg (également sur l'écran), Philippe Richert pour la Région, Jean-Laurent Vonau pour le conseil Général 67, Claire Lovisi recteur de l'Académie de Strasbourg et Jean-Pierre Rioux président du comité de pilotage de la rencontre.

Ils ont dit :

« Nous avons pensé que c'était ici et maintenant, en Alsace, qu'il était important et opportun de lancer une rencontre à un moment où ces questions de mémoire prennent parfois un tour confidentiel, voire angoissé et angoissant ».

Jean-Pierre Rioux, historien.

« L'Alsace est l'une de ces terres de France où patrimoine et mémoire sont mis à contribution pour expliquer nos particularismes et notre identité ».

Philippe Richert, président du Conseil Régional d'Alsace.

« Des stands dédiés aux lieux de mémoire tels que Colombey-les-deux-Églises, le mémorial de la Shoah ou celui d'Oradour-sur-Glane...font de cette rencontre des mémoires une rencontre des lieux de mémoire ; l'occasion peut-être de faire de Strasbourg la capitale de la mémoire à l'instar de Saint-Dié et de Blois devenues respectivement capitale de la géographie et de l'histoire ».

Marcel Spisser, président de l'AMAM

« Le public aura l'occasion de mener une réflexion sur ce qui le lie au passé, sur l'art d'hériter et de transmettre. Et cette réflexion pourra être poursuivie en milieu scolaire. Le programme de la rencontre s'est fait en concertation avec des enseignants d'histoire. »

Nous avons veillé à une utilisation pédagogique en histoire, en éducation civique et en langue et culture régionale des différentes interventions ».

Claire Lovisi, recteur de l'Académie de Strasbourg.



Des tables rondes ont complété le programme du colloque



Philippe Richert et Jean-Pierre Rioux

Dans les DNA du 13 mai 2010

Les vignes du Seigneur

La 1^{ère} rencontre « Mémoire et religions » s'est close hier à Strasbourg. Dans ce cadre, le P^r Jean-Robert Pitte, membre de l'Institut, président de la société de géographie et du festival de géographie de Saint-Dié-des-Vosges, a donné mardi soir une savoureuse conférence sur « Le vin et le divin ».

« Ecclésiastique 31 devrait être affiché dans tous les bistrotts ! » Le ton était donné quand le P^r Pitte est monté en chaire, en l'église protestante Saint-Thomas, devant une assemblée réunie par la rencontre « Mémoire et religions ». Ecclésiastique 31, 25-31 (*), c'est le passage du livre biblique où l'amateur de vin est prévenu : « Avec le vin ne fais pas le brave, car le vin a perdu bien des gens [...] le vin, c'est la vie pour l'homme, quand on en boit modérément. » En une petite heure, le géographe, qui avait publié en 2004 un livre sous ce titre (Fayard), a évoqué *Le vin et le divin*, c'est-à-dire les liens entre les religions et « le fruit de la vigne et du travail des hommes », comme le rappelle la liturgie catholique.

Bordeaux protestant, bourgogne catholique

Ont été invités à la dégustation le vin de Dionysos (« le dieu qui se donnait à boire »), le vin de Noé et celui de Lot, dans la Torah, le vin du *seder*, celui des noces de Cana et du Cénacle, aux deux bouts de la vie publique de Jésus, sans oublier le vin qui s'étend sur la planète avec le christianisme, et le vin, « symbole de l'enseignement de loi divine » pour Luther... Le vin libère la parole, dit-on. Le P^r Pitte n'en avait pas besoin pour affirmer que la champagnisation fut inventée en Angleterre - et non par le bénédictin dom Pérignon à Reims. De même, il a rappelé que des sourates mecquoises du Coran avaient dit du bien du vin avant que des sourates médinoises n'en disent du mal, les secondes abrogeant les premières.

Quelques comparaisons entre le bordeaux protestant et le bourgogne catholique, une belle citation de Goethe sur les vins de la vallée du Rhin ont conclu une conférence d'érudition et de plaisir.

Jacques Fortier

(*) Siracide, dans d'autres traductions.

La première, animée par Damien Le Guay (Amitiés Charles Peguy) avec la participation de Catherine Trautmann, députée européenne, Jean-Dominique Durand (université Jean Moulin de Lyon) et Jean-Paul Willaume (IESR) s'est posée la question : l'Europe a-t-elle besoin de religion ?

La deuxième s'est inquiétée sur l'avenir de notre patrimoine religieux ; animée par Jean-Pierre Rioux elle se composait de Pierre Goetz (Patrimoine Religieux en Alsace), Sophie Laurant (journaliste au pèlerin) et le dominicain Philippe Markiewicz (Arts sacrés).

André Rauch, professeur à l'Université de Strasbourg a présidé la troisième sur le thème « un temps pour Dieu, un temps pour soi » : un débat avec Annette Becker (Université Paris Ouest Nanterre), Georges Bischoff (université de Strasbourg) et Evelyne Cohen (Ecole nationale supérieure de sciences de l'information et des bibliothèques).



Gérard Traband, alors vice-président du Conseil Régional chargé de la culture, fut une des principales chevilles ouvrières de la Rencontre.



Claude Sturni (au centre) : Président de la commission Culture, Identité Régionale et Bilinguisme

Oui ! Les Juifs aussi ont participé à des réseaux de résistance !

Suite de l'enquête menée au Mémorial de la Shoah par les Terminales S3 du Gymnase Jean Sturm sous la direction du professeur d'histoire-géographie Anne Heintz.

Cette enquête a été possible grâce aux documents que nous a remis Monsieur Serge Rotgold, lui-même enfant juif caché pendant la guerre et auteur du livre *Chère Edzia, chers enfants*.

La résistance juive en France pendant la Seconde Guerre mondiale regroupe les différentes actions organisées par les Juifs de France pour s'opposer à la politique d'extermination dont ils étaient l'objet de la part des nazis et dont le résultat est souvent désigné par le nom de Shoah.

Le sens du mot « résistance » dépend de la politique à laquelle on est supposé résister. Les Juifs devaient faire face à une politique d'extermination qui n'était pas appliquée aux habitants des pays occupés. Cette situation particulière des Juifs a induit une résistance particulière. La résistance juive se distingue donc de la résistance

intérieure française à laquelle participe par ailleurs un nombre de Juifs au-delà de leur proportion dans la population.

On peut distinguer deux catégories d'actions parmi les mouvements de résistance juive des différents pays d'Europe : celles qui sont armées comme la révolte du ghetto de Varsovie en avril 1943 et celles qui se concentrent surtout sur des activités de sauvetage. En France, les deux activités existent, mais le sauvetage est de loin le plus important.

Un grand nombre de Juifs de France n'ont pas attendu les premières mesures discriminatoires pour faire le choix de la résistance. Aussi se trouvèrent-ils assez nombreux aux côtés du Général de Gaulle à Londres dès l'appel du 18 juin 1940. René Cassin fut présent aux premières heures, et il faut citer encore : Raymond Aron, Jacques Bingen, Pierre Dac, le Général Boris, Maurice Schumann, Jean-Pierre Bloch, Pierre Mendès-France, Albert Cohen.



Les principaux mouvements de résistance juive en France :

L'O.J.C. (Organisation Juive de Combat) formée à Toulouse en 1941. Ses cadres viennent des Jeunesses Sionistes et des Eclaireurs Israélites de France.

Elle fabrique de faux papiers, puis passe à l'action militaire. Son réseau s'étend progressivement à toute la zone sud. Une section de sauvetage tente de sauver les enfants en les cachant sous de fausses identités ou en les faisant passer en Suisse. Au début de 1943, le premier groupe de maquisards juifs s'organise. Un maquis juif est

créé en janvier 1944 dans le Tarn. Deux autres maquis sont organisés dans la Montagne Noire. Ces maquis sont très actifs et pratiquent sabotages et embuscades.

La M.O.I (Main d'œuvre Immigrée) est le secteur du parti communiste qui regroupe les résistants d'origine étrangère. Ce sont ceux de l'Affiche Rouge. Elle comporte une sous-section juive très active.

Elle fait paraître un journal clandestin en yiddish (langue parlée par les Juifs de Pologne

et de Russie) : « *Unzert Wort* » (notre parole). A partir de juin 1941 (attaque de Hitler contre l'URSS), elle se lance dans l'action armée, en plein Paris. Elle lutte aussi contre les collaborateurs. Son réseau principal sera démantelé en 1943. La direction nationale de la section juive quitte alors Paris pour Lyon. Pour reconstituer le mouvement, une organisation plus large est créée : l'U.J.R.E. (Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide) qui publie un journal clandestin : *Droit et Liberté*.

Des résistants juifs : Joseph Epstein, Hélène Kro, Olga Bancic



Joseph Epstein était, sous le nom de "commandant Gilles" un des principaux chefs de la résistance communiste en région parisienne. Il dirigeait un bataillon de la FTP-MOI (Francs Tireurs et Partisans - Main d'Oeuvre Immigrée). Il fut exécuté le 11 avril 1944.



Hélène Kro avait intégré l'organisation des partisans juifs de la FTP-MOI en septembre 1942. Un matin de décembre 1942, elle fut prise avec deux autres résistantes (Hélène Iglar et Rega Levine) dans une rafle, à la sortie du métro. La police trouva sur Hélène Kro des grenades. Ils l'emmenèrent aussitôt dans son logement pour tendre une souricière aux autres membres du réseau. Pour éviter que ses camarades ne soient pris en montant chez elle, elle se jeta de la fenêtre de son appartement, du cinquième étage.



Olga Bancic faisait partie du Groupe Manouchian, celui de l'Affiche Rouge (voir ci-dessous). Elle était juive, née en Bessarabie, étudiante à Paris. Elle participa aux combats de la brigade des partisans juifs de Paris. Par exemple, ce fut elle qui amena les armes au groupe qui attaqua un autobus d'officiers allemands à Clichy (voir ci-contre). Elle fut jugée le 17 février 1944 dans le "procès des 23" de l'Affiche Rouge. Mère d'un enfant en bas âge, elle ne fut pas exécutée avec les 23 autres. Traînée de prison en prison, maltraitée, elle fut condamnée une seconde fois à mort à Stuttgart et guillotinée dans la cour de la prison, le 10 mai 1944, le jour de son trente-deuxième anniversaire.

Un personnage nous a particulièrement marqués : Raymond Winter.

Raymond Winter est né en 1923 dans une famille juive installée en Alsace depuis plusieurs générations et très attachée à la France. Très tôt, il fait preuve d'une grande maturité et développe son sens du service au sein des Eclaireurs de France puis des Eclaireurs israélites (EI).



Raymond Winter avec un des enfants qu'il a cachés.

En 1939, à la déclaration de la guerre, la famille Winter quitte Strasbourg et, après avoir cherché refuge dans différentes villes, s'installe à Montpellier en juillet 1940. A peine réinstallé en zone dite « libre », « *Girafe énergique* » (tel est son totem en raison de sa grande taille et de son infatigable énergie), reprend ses activités au sein du mouvement éclaireur en organisant pour les jeunes activités, discussions, veillées...

Avec les mesures anti-juives de Vichy, il se rend compte qu'il s'agit dorénavant de sauver des enfants et leurs parents, traqués par la police française.

Il entre en contact avec une filière de faux-papiers, organise avec l'OSE (Organisation juive de Secours à l'Enfance) des colonies de vacances.

Dès lors, Raymond Winter bascule très vite dans la clandestinité au sein de la « *Sixième* », organisation clandestine des EI. A partir de 1942, il est à Millau : il doit trouver des « *planques* » à tous les jeunes en danger, les visiter, leur fournir ravitaillement et faux papiers. Il organise aussi des passages clandestins vers l'Espagne ou vers la Suisse. Il est aidé en cela par ses cousins Marcel et Roger Gradwohl.

Les risques pris sont évidemment très grands ; arrêté par la Gestapo lors d'un passage à Lyon, il est relâché faute de preuves.

Le soir du 6 juin 1944, Raymond reçoit l'ordre de rejoindre le maquis. Il se rend à Saint-Flour où les combats font rage entre les maquisards et les troupes allemandes renforcées par deux bataillons de la 2ème division blindée « *Das Reich* » et la « *Brigade française* » de Jany Batissier.

Cette nuit là, Raymond, Marcel et Roger sont arrêtés lors d'une rafle organisée par Batissier, la Gestapo et la Milice. Ils sont entassés avec une cinquantaine d'autres prisonniers à l'hôtel Terminus, sont interrogés et sauvagement torturés. Le 14 juin au petit matin, la Milice embarque 25 des prisonniers, dont tous les Juifs, dans deux camionnettes ; le convoi s'arrête au lieu-dit de Soubizergues où, à 6h 10, tous les prisonniers sont fusillés.

Les corps sont retrouvés sans pièces d'identité, mais grâce à un descriptif, Francine Bloch (« *Moulin* » dans la Résistance et membre du réseau de Raymond Winter), identifiera le corps de Raymond.

La dépouille de Raymond Winter sera transférée après la guerre dans le caveau familial du cimetière israélite de Cronenbourg où il repose encore de nos jours.



Clara Werner, élève de TS3, remet un exemplaire de la brochure réalisée par la classe à madame Colette Meyer-Moog, sœur de Raymond Winter

Alice Ferrières « Juste des Nations ».



Alice Ferrières

Pour cacher des enfants, les résistants juifs ont bénéficié de l'aide d'une enseignante de famille protestante, professeur de mathématiques au pensionnat de jeunes filles de Murat dans le Cantal.

« Je suis née le 27/10/1909 dans une famille protestante cévenole. Mon père, le plus

jeune de six enfants, était né en 1864 sous l'Empire. Il m'a élevée dans la conviction que « tous les hommes sont frères », que « tous les hommes naissent libres et égaux en droits ». Depuis janvier 1938, j'étais professeur de mathématiques dans le petit collège de filles à Murat, en Auvergne, au pied du Plomb du Cantal. Aussi lors de la débâcle de mai 1940, étais-je déjà bien connue et aimée par mes élèves et leurs parents, ce qui plus tard, me fut très précieux dans mon action clandestine. « La collaboration » était à mes yeux un des plus grands mensonges de Vichy : on ne peut collaborer qu'avec des égaux. J'étais donc convaincue que Pétain ne tarderait pas à s'attaquer aux Juifs puisqu'ils étaient l'obsession de Hitler ».

(...)

« Mon père est mort à Murat le 13 octobre 1942. A partir de là, j'étais seulement responsable de moi-même ; mon frère, à 45 ans faisait du renseignement à Paris dans la Résistance. Il fut arrêté le 28/08/1943 et déporté à Buchenwald ».

(...)

« En Israël, où je suis allée déjà 6 fois de 6 semaines à 2 mois, je retrouve une douzaine d'« enfants de Murat » installés dans le pays, maintenant grands-parents et chez lesquels

je descends. Ce que j'ai fait, au péril de ma liberté et de ma vie, m'a été rendu au centuple par tant d'amitiés fidèles, et ma vie s'est trouvée enrichie par toutes celles des gens qui sont venus vers moi.

Le 24 août 1964, revenant d'un voyage au Liban, en Syrie et en Jordanie, j'ai eu l'honneur de ranimer la flamme au Mémorial de Yad Vashem pour les 6 millions de Juifs morts dans les camps, et de planter un Arbre à mon nom dans l'Allée des Justes. Il n'y avait alors que les arbres de 4 Français ainsi honorés : le R.P. Braun, le R.P. Fleury, le député du Nord Van der Meersch, le 4ème c'était le mien ».

Alice Ferrières - France



Plaque à la mémoire d'Alice Ferrières dans l'allée des justes à Jérusalem. Le titre des « Justes des nations » lui a été décerné le 28 juillet 1964.

Que s'est-il passé au camp de Tambov ?



Affiche de l'exposition



Reconstitution d'une baraque à l'extérieur du Mémorial

CONTACT : Christophe Heitz
03 88 76 62 21
christophe.heitz@cg67.fr

Tambov : une ville de Russie à 450 km au sud-est de Moscou.

Tambov : le nom habituel donné au camp de prisonniers de guerre n° 188, un camp parmi les centaines qui ont existé pendant la Seconde Guerre mondiale dans l'Union Soviétique de Staline, un pays allié à la France libre du général de Gaulle.

Tambov : un camp où sont passés des milliers d'Alsaciens-Mosellans enrôlés de force dans l'armée allemande, parfois pendant plusieurs mois, et où nombre d'entre eux sont morts, certains reposant à jamais en terre russe, à 2 500 kilomètres de la France.

Tambov : un nom qui symbolise le drame de l'Alsace-Moselle annexée par l'Allemagne nazie en 1940.

Tambov : une exposition pour ne pas oublier et pour confronter la mémoire et l'Histoire.



Hall de l'exposition



Premières visites des archives à l'Est. Élus et associations des trois départements multiplient les démarches et déplacements depuis 1990. Ici à gauche, Jean Thuet, en 1994, aux archives régionales de Tambov.



Commando de travail dans la forêt



Visiteurs de l'exposition consultant les ressources informatiques



Objets fabriqués par les détenus



Les détenus au sauna

Dessins de Jean Deutschmann



La pesée du pain



Reconstitution d'un châlit

Pourquoi une exposition sur Tambov ?

Pourquoi, en effet, présenter, aujourd'hui, en 2010, 65 ans après le retour des derniers prisonniers de ce lieu de sinistre mémoire, une exposition sur le camp de Tambov, symbole de tant de souffrances, de si douloureux silences et, parfois aussi, de trop cruelles incompréhensions ?

Pourquoi tant d'Alsaciens et de Mosellans se sont-ils retrouvés là-bas, à 2 500 km de leurs foyers, emprisonnés dans des conditions aussi inhumaines, durant de trop longs mois, minés par la maladie et torturés par ce sentiment, bien plus terrible encore, d'un désespérant et nouvel abandon ?

Pourquoi Tambov, le seul nom de Tambov, est-il devenu, en Alsace et en Moselle, un symbole aussi fort de notre identité régionale, de notre mémoire si douloureuse et aussi si particulière, qui a tant de mal à trouver sa place dans la mémoire et dans l'histoire de notre pays ? C'est précisément pour répondre à ces questions, pour apporter quelques éclairages, parfois nouveaux, à ces interrogations, que le Mémorial de l'Alsace Moselle accueille, pendant plus d'une année, cette grande exposition, la première, consacrée à la vie quotidienne des Alsaciens et Mosellans au camp de Tambov de 1943 à 1945, à son contexte et à ses conséquences.

Il était, en effet, important, au moment où les derniers témoins, peu à peu, nous quittent, au moment où de nouvelles sources d'archives sont, désormais, accessibles, que la mémoire et l'histoire puissent se rencontrer, se confronter et s'enrichir mutuellement à travers cette exposition.

Si près de 15 000 Alsaciens et Mosellans se sont retrouvés, entre 1943 et 1945, si loin de chez eux, après bien d'autres épreuves, celles d'une incorporation traumatisante, celles d'une guerre totale et sans pitié entre deux puissances totalitaires, celles des chemins terriblement éprouvants et si meurtriers qui les ont conduits vers leurs lieux de captivité et où la vie d'un individu compte si peu et est remise en cause à chaque instant, c'est qu'ils ont été incorporés de force en 1942, contrairement aux droits des peuples, dans une armée qui n'était pas la leur et s'ils ont été incorporés de force dans des conditions aussi iniques, c'est que leurs régions, l'Alsace et la Moselle, ont été annexées de fait, c'est-à-dire en dehors de tout traité et contrairement à toute notion de droit, en 1940, à l'Allemagne nazie.

Si les Alsaciens et Mosellans prisonniers à Tambov ont vécu tant de souffrances, c'est qu'ils se sont retrouvés, dans ce contexte de guerre et de lutte sans merci, au plus profond d'un autre

monde, dans un univers qui leur était totalement étranger, celui du système soviétique qu'ils ont découvert dans sa terrible réalité, tant politique, celle du communisme stalinien, que géographique ou encore culturelle, où ils ont subi, de plein fouet, ce triple choc qui va les meurtrir physiquement, les broyer psychologiquement et, trop souvent aussi, les engloutir définitivement.

Si un cruel sentiment d'abandon, de nouvel abandon, le troisième après celui de 1940, puis celui de 1942, va à nouveau les envahir si loin de leur terre natale, c'est qu'après toutes ces épreuves, ils croyaient être prisonniers d'un pays allié en vue d'être libérés rapidement et dans les meilleures conditions. Mais leurs désillusions seront à la hauteur de leurs espérances.

Ils ne représenteront, en réalité, qu'un modeste enjeu, parmi tant d'autres, dans les relations complexes et surtout fluctuantes et évolutives entre la France libre du général de Gaulle et l'Union soviétique du maréchal Staline.

Tambov, au-delà de ces douloureuses réalités, ne doit pas nous faire et ne nous fera pas oublier les souffrances, tout aussi pénibles, qu'ont vécues les prisonniers de la multitude des autres camps, celles, nombreuses aussi, des autres victimes de cette cynique annexion de fait de l'Alsace et de la Moselle qui est un des épisodes les plus traumatisants de notre histoire contemporaine. Mais Tambov est bien devenu une plaie douloureuse, longue et parfois impossible à cicatriser, un symbole fort de ce silence lourd et pesant

qui a accompagné et prolongé le retour des survivants, de cette incompréhension à laquelle ils se sont trop souvent heurtés, un exemple particulièrement significatif de cette si blessante ignorance à laquelle la réalité historique de nos régions est, trop souvent encore, confrontée aujourd'hui.



Alphonse Træstler en discussion avec le Général Jean-Paul Bailliard ancien incorporé de force.

Oui, Tambov est bien devenu, pour tout cela, un des éléments constitutifs de notre identité régionale, dans les drames endurés, bien sûr, mais aussi dans cette nécessité de connaissance et de reconnaissance de notre histoire et de nos vécus particuliers. Tambov est aussi un élément fort et significatif de cette place que la mémoire de notre Alsace et de notre Moselle, dans toute sa complexité et dans toute sa diversité, doit encore

pleinement trouver au sein de la mémoire et de l'histoire de notre pays et de ce témoignage exemplaire d'ouverture et d'espérance qu'elle doit pouvoir apporter au sein de cette Europe désormais en paix et, nous l'espérons tous, à jamais réconciliée, fraternelle et unie. ■

Alphonse Træstler
Délégué à la Mémoire Régionale

Neuvième pèlerinage à Tambov

Afin que ne meure le souvenir de ceux qui nous suppliaient de ne pas les oublier.

La plus belle vengeance sur l'histoire est de nous unir, mieux de nous comprendre.

Surtout ne pas oublier : un sentiment qui incite les enfants et parents des victimes de la terrible deuxième guerre mondiale à voyager en pèlerinage dans les régions lointaines de la Russie profonde.

Tel le premier novembre pour commémorer les Morts, les pèlerinages, tous les deux ans, sont impatiemment attendus pour prier et se recueillir.

Durant ces voyages, les pensées et réflexions vont naturellement à toutes les victimes de toutes les guerres et planent sur les nombreux sites d'inhumations de militaires à travers le monde entier.

L'année 2010, « Année franco-russe », et le neuvième pèlerinage du 28 août au 4 septembre, furent, comme décision de l'au-delà, des événements tout à fait particuliers et exceptionnels pour les 49 participants.

En effet, la présidente de l'association, Madame Marlène Dietrich a enfin trouvé, lors de son sixième voyage à Tambov, la tombe commune où est enterré son père. Le secrétaire Charles Criqui a trouvé la tombe de son parrain (frère de son père) alors qu'il est toujours à la recherche de la destinée de son père « porté disparu ». La sérénité des lieux et le calme solennel de la forêt où les arbres s'écartent pour laisser de l'espace aux morts, rajoutent aux émotions ressenties à ces moments-là.

Un autre pèlerin, Monsieur Jean Hueber, savait que son père était enterré en forêt de Morschansk (ville de 40 000 habitants située à environ 90 km au nord de Tambov). Il a eu l'occasion de se recueillir sur les lieux d'inhumation en association avec l'ensemble des pèlerins et d'y organiser une cérémonie œcuménique, identique à

celles célébrées sur les tombes de Tambov et Kirsanov.

Monsieur Hubert Meyer, ancien incorporé de force est un fidèle de ces pèlerinages malgré son grand âge. Mais cette fois-ci, c'est certain, il n'oubliera jamais ce voyage. Dans un premier temps, Valery, un historien de Tambov lui a permis de retrouver son lieu de travail durant sa captivité, une ancienne scierie, puis une habitante russe, témoin de cette époque.

Il fut reçu en héros à la fête nationale de Morschansk parmi les grands décorés russes lors de la cérémonie commémorative de la fin de la guerre en Russie, le 2 septembre 1945.

Dix-sept jeunes, partis quelques jours avant les pèlerins et avec l'aide d'étudiants russes, se sont efforcés de nettoyer et entretenir ces sites comme le « Carré français » et le cimetière international dans cette forêt de Rada.

Les différents accueils par les Maires de Tambov, Kirsanov et Morschansk, l'école française et l'université à Tambov, renouvellent tous les deux ans des amitiés de plus en plus profondes et les citoyens des deux peuples, ensemble, demandent : « Plus jamais ça... ».

Quand on organise un tel pèlerinage, il est impossible de ne pas penser à tous les lieux de sacrifices du monde et l'envie vous prend de chanter : « Si tous les gars du monde... ».

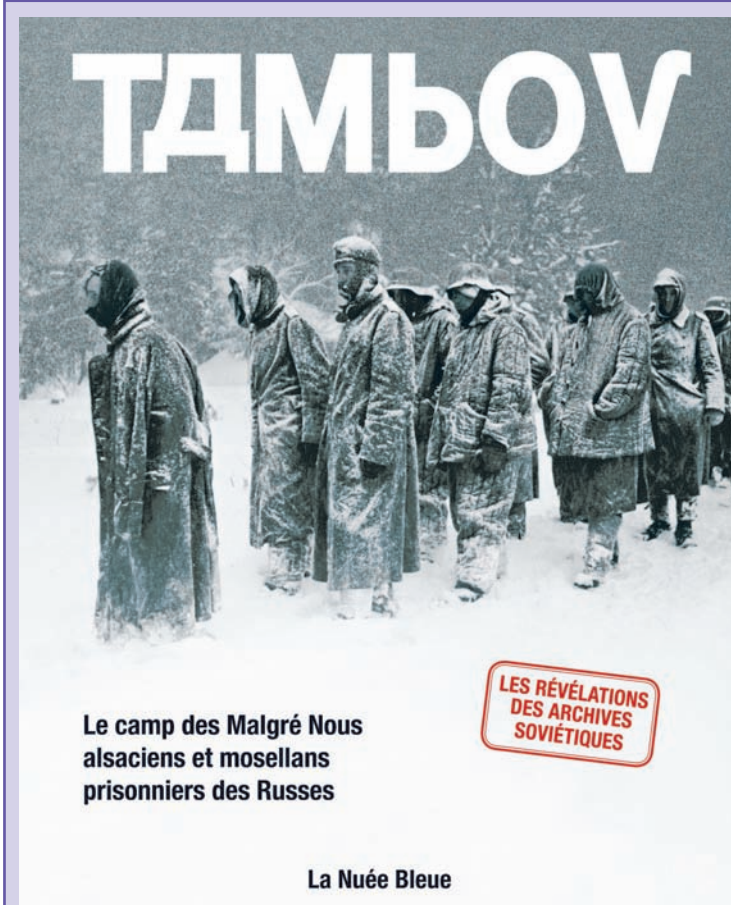
Très encourageant pour 2012, les premiers pèlerins sont déjà inscrits.

Non, « Anciens de Tambov » et « autres », vous n'êtes pas oubliés.

Charles Criqui, Association Pèlerinage Tambov.



Portail d'entrée du camp de Tambov



Couverture du livre Tambov

Avec des textes de Régis Baty, Jean-Luc Eichenlaub, Florence Fröhlig, Christophe Heitz, Laurent Kleinhentz, Eugène Riedweg, Philippe Richert, Emile Roegel, Alphonse Troestler, Jean-Laurent Vonau, Alfred Wahl.

Avant-propos Bernard Reumaux. Rédaction Jacques Fortier.

Editions La Nuée Bleue, Novembre 2010.

Ils furent plus de quinze mille Malgré-Nous alsaciens et mosellans, incorporés de force dans l'armée allemande, prisonniers des Russes, à passer par le camp de Tambov. Certains furent libérés rapidement, pour rejoindre les forces alliées, mais la plupart restèrent de longs mois en captivité, dans les privations et le froid, et surtout dans le plus grand désarroi moral, retenus prisonniers parce qu'ils portaient un uniforme qui n'était pas celui de leur patrie. Beaucoup moururent sur place, de maladie, d'épuisement, de détresse. Tous ceux qui revinrent au pays après la fin de la guerre en restèrent meurtris à jamais, atteints au plus profond de leur âme.

Grâce à l'ouverture récente des archives russes, de nombreuses informations inédites commencent à éclairer les réalités contrastées de cet épisode majeur du drame alsacien et mosellan de la Seconde Guerre mondiale. Les meilleurs spécialistes et des témoins restituent Tambov, la difficile survie au camp, les retours, la recherche des disparus. Ils analysent aussi l'évolution du contexte géopolitique et idéologique, depuis les silences et les ambiguïtés des autorités soviétiques et françaises jusqu'aux récentes initiatives d'échanges et de dialogue qui ont conduit à l'ouverture des archives comme à l'organisation de pèlerinages et de commémorations. Le temps de la réconciliation et celui de l'Histoire sont venus.

Combien étaient-ils ?

Grâce aux archives soviétiques, des chiffres, jusque-là très flous voire contradictoires, se précisent. On savait qu'il y avait eu quelque 130 000 incorporés de force, environ 100 000 Alsaciens et 30 000 Mosellans. Des vérifications et récolements très fins sont en cours au ministère français de la Défense et devraient permettre, fin 2011, d'établir les chiffres précis et définitifs de l'incorporation de force dans les trois départements (on devrait arriver plutôt à un total de 120 000 Malgré-Nous). Environ 40 500 d'entre eux ne sont pas rentrés, morts enregistrés par les services administratifs de la Wehrmacht ou disparus dans les derniers combats ou pendant leur captivité. Là encore, de nouvelles études sont entreprises, que l'ouverture des archives russes facilite grandement. La direction de la Mémoire et du Patrimoine du ministère de la Défense a ainsi lancé un processus d'informatisation de toutes les données, pour une échéance programmée fin 2011 également... En partant des statistiques russes, on peut ainsi établir aujourd'hui – mais cela doit encore être confirmé – que quelque 15 500 « Français » (c'est à dire principalement des Alsaciens et des Mosellans) ont été internés au camp de Tambov après avoir été faits prisonniers par les Soviétiques. 1 500 d'entre eux (les fameux « Quinze-Cents ») ont été libérés assez rapidement, en juillet 1944, pour être envoyés rejoindre et renforcer les troupes françaises de libération. Les autres sont restés, souffrant de la faim, du froid, abandonnés de tous.

La véritable nouveauté statistique apportée jusqu'à présent par l'ouverture des archives soviétiques concerne le nombre de morts au camp de Tambov, d'épuisement, de maladie, de résignation : entre

1 800 et 2 000 (dont 1 300 Alsaciens). Le chiffre paraîtra peut-être « faible » aux yeux de certains, tant les informations les plus diverses – qu'aucune source absolument fiable ne corroborait jamais – ont circulé après 1945 : nombre d'historiens évoquaient une fourchette entre 3 000 et 5 000 morts à Tambov, quant aux anciens du camp certains avançaient (dans des livres, des articles) le chiffre de 10 000, voire 15 000 morts. Il ne s'agit en rien de minimiser le drame des prisonniers alsaciens et mosellans de Tambov, mais de bien comprendre les circonstances particulières de la fin de la guerre sur le front de l'Est. Les nombreux disparus dans les rangs des Malgré-Nous témoignent de la sévérité apocalyptique de la débâcle de l'armée allemande fin 1944 et début 1945. De très nombreux Malgré-Nous sont morts sans témoin ni recensement lors des ultimes combats, ou sont tombés, après avoir été faits prisonniers, le long des routes qui les emmenaient dans d'effrayantes conditions vers les camps de détention. C'est-à-dire qu'ils sont nombreux à être morts et à avoir disparu avant d'arriver au camp de regroupement des prisonniers alsaciens et mosellans. Quant à Tambov, c'était un camp de prisonniers de guerre plongé dans le plus grand dénuement non par la volonté sadique des gardiens ou d'un système, mais en raison des conditions effroyables imposées par la fin de la guerre à la société russe en général. Sur ce sujet, l'histoire et les archives récemment ouvertes apportent d'intéressantes lumières. Les dossiers médicaux des prisonniers, eux aussi accessibles aujourd'hui aux chercheurs, précisent les causes des maladies et des décès : faiblesse générale de l'organisme, dysenterie, pneumonie, etc.

Extrait de la préface de Bernard Reumaux.

Enfin une thèse universitaire sur les Malgré-Nous

Le 18 décembre 2009 Régis Baty a soutenu avec panache, à l'Université de Strasbourg, une thèse de 860 pages intitulée « Les prisonniers de guerre français en U.R.S.S. entre 1940 et 1945 – examen de la valeur documentaire des archives soviétiques ».

Russophone et germanophone, ce jeune fonctionnaire au ministère de la Défense a exploré des archives à Tambov, Moscou et Berlin. Il nous a livré quelques réflexions sur ses travaux.

« Le souhait d'écrire la présente thèse trouve son origine dans la constatation, en 2000, que cinq ans après la signature de l'accord franco-russe d'octobre 1995, et plus de huit ans après l'ouverture des premières archives soviétiques sur les prisonniers de guerre du Goupvi, les universitaires français ne manifestaient guère d'intérêt pour ces documents. Pourtant, durant la Seconde Guerre mondiale, et plus précisément à partir d'août 1940, de nombreux Français se retrouvèrent internés en U.R.S.S. sous un statut de prisonniers de guerre : au moins 25 000 d'après les estimations que j'ai effectuées.

Quelque dix années plus tard, rien n'a changé et les milliers de documents ramenés entre-temps en France, dans le cadre de l'application de l'accord de 1995 ou par d'autres initiatives, n'ont toujours pas fait l'objet d'une analyse scientifique rigoureuse de la part des historiens...

La décision que j'ai prise en toute conscience de sortir de la voie toute tracée des Malgré-Nous au camp 188 tient au fait qu'il m'est apparu nécessaire de replacer la question de l'internement de ces hommes dans un contexte plus large. Les connaissances de l'U.R.S.S. et de la Russie que j'ai acquises au cours des 20 dernières années, lors d'études, voyages et séjours en U.R.S.S. et en Russie, m'ont en effet montré que l'Union soviétique était constituée d'un enchevêtrement de structures et de systèmes fortement imbriqués les uns dans les autres, dans une alchimie surprenante, mais indispensable à la tenue et au fonctionnement d'ensembles à l'allure souvent anarchique. C'est parce qu'au fil du temps je me suis rendu compte que c'était faire fausse route que de considérer l'internement des Malgré-Nous comme un cas particulier, que j'ai pris la décision de rechercher l'existence de liens entre l'internement des Malgré-Nous et celui préalable de Français dès 1940.

C'est parce que dans l'univers soviétique en construction, l'internement des Malgré-Nous n'a constitué ni un cas particulier, ni une parenthèse ouverte en 1943 et refermée avec la libération du dernier Malgré-Nous revenu d'un camp du Goulag en 1955 que je me suis intéressé également au Goulag et aux conditions de vie, de mort et d'endoctrinement soviétique à la fois durant et avant la Seconde Guerre mondiale.

Selon le principe des matriochkas, ces poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres, c'est logiquement que l'internement des Alsaciens-Mosellans s'inscrit dans des réalités soviétiques plus larges auxquelles il devait impérativement se conformer, au risque de compromettre un équilibre organisé autour d'un projet précis, défini selon un cahier des charges extrêmement complexe et rigoureux. Ce projet était celui d'une société nouvelle bâtie autour d'un homme nouveau (homo sovieticus) dénoncé notamment par l'écrivain et sociologue soviétique Alexandre Zinoviev, ou encore par Michel Heller et par de nombreux soviétologues dont Nicolas Werth et Stéphane Courtois dans le livre noir du communisme. La venue de l'homo sovieticus, « spécimen jusqu'alors inconnu en biologie » (dixit Michel Heller), ne pouvait guère être différée si les générations au pouvoir souhaitaient voir l'avènement de la société communiste annoncée par Lénine et Marx.... Les remarques et précisions apportées ci-dessus m'ont incité à diviser cette thèse en cinq parties principales comme suit :

Dans une première partie, j'ai souhaité fournir au lecteur des clefs de compréhension tant sur l'U.R.S.S. et la Russie, que sur le projet de création d'un homo sovieticus, ainsi que sur les conditions d'internement à l'époque dans les camps du Goulag. En outre, j'ai présenté le contexte général soviétique et international dans lequel s'est organisée la détention des Français et les différentes catégories de Français que les soviétiques – parfois contre toute attente – ont considéré comme des prisonniers de guerre.

Dans une seconde partie, j'ai analysé minutieusement les formulaires de fiche de base mis en place par le N.K.V.D. en tentant de faire ressortir les

points faibles et les points forts de ces documents, avant de les comparer avec les questionnaires qui avaient cours à la même époque au Goulag et également chez les Alliés et les Allemands.

Dans une troisième partie, je me suis concentré sur les informations qui pouvaient être extraites des documents décrivant la vie du camp de Rada-Tambov (camp 188), en cherchant celles qui pouvaient être recueillies plus particulièrement sur les différents aspects de l'internement au camp 188 tels que :

- Les origines du camp 188
- La vie au camp 188
- La présence française au camp 188
- La garde du camp 188
- Le travail des prisonniers dans l'Oblast de Tambov
- Les évasions et les tentatives d'évasion
- L'alimentation
- La médecine dans les camps pour prisonniers de guerre dans l'Oblast de Tambov.

Même si de nombreux documents se réfèrent encore parfois au camp 188, dans la quatrième partie, je me suis intéressé à des thèmes plus généraux, concernant également les Français qui ne passèrent pas par l'emblématique camp de Tambov. A cet endroit mon étude porte sur les points suivants :

- Les déplacements
- Les libérations
- La mortalité dans les camps
- Les contacts entre les prisonniers et les soviétiques
- L'intérêt des services de renseignement soviétiques pour les prisonniers
- La valeur politique et économique des prisonniers de guerre

Dans une cinquième et ultime partie, je me suis intéressé aux nombreuses informations qu'il était à mon sens possible de tirer de l'exploitation des listes de morts que j'ai retrouvées concernant les Français morts à l'hôpital de Kirsanov et au camp de Tambov ».

Régis Baty travaille actuellement à la réalisation d'un livre rendant sa thèse accessible au grand public.

Après sa publication, il viendra nous présenter ses conclusions lors d'un prochain café d'histoire.



Un érable de Tambov au Mémorial à Schirmeck (don de Monsieur Jost)

A sarreguemines : une stèle en l'honneur des Malgré-Nous.

« Les souvenirs sont nos forces » Victor Hugo



La Stèle inaugurée le 8 mai 2010



Beaucoup d'émotion au moment de dévoiler le monument. A droite du préfet de la région de Lorraine Bernard Niquet, le maire Céleste Lett, à sa gauche, de profil, le président Philippe Richert.



Premier dépôt de gerbe au nouveau monument aux morts (à droite de la photo Jean-Jacques Meysembourg, vice-président de l'AMAM.

Le devoir de mémoire a incité la ville de Sarreguemines à rendre hommage aux Malgré-Nous en élevant une stèle, inaugurée le 8 mai 2010, place Sibille : un hommage à tous les Alsaciens-Mosellans arrachés à leur Patrie pour intégrer de force l'armée régulière allemande ou la branche militaire des SS. Œuvre d'Yves Hamm de Lembach, le monument, surmonté d'une croix de Lorraine, est taillé dans un bloc de grès rose de 2, 50 mètres de long, 60 centimètres de large et 70 centimètres de haut.

Il porte l'inscription :

AUX 130 000 « MALGRE-NOUS »

ALSACIENS ET MOSELLANS

**INCORPORES DE FORCE DANS
L'ARMEE ALLEMANDE**

Y figurent également deux vers du poème d'André Bechtel (voir ci-contre) :

« Nous avons 18 ans, ou un peu plus... »

Le même jour, à Colmar, le Président de la République, en conclusion à son discours, reprenait sept vers du même poème !

L'inauguration fut précédée du rappel historique des événements par le député-maire de Sarreguemines, Céleste Lett, initiateur du projet. Philippe Leroy, président du Conseil Général de la Moselle, Jean-Pierre Masseret, président du Conseil Régional de Lorraine et son homologue pour la région Alsace, Philippe Richert étaient présents pour saluer cette initiative menée en territoire mosellan tout en évoquant la réalisation du Mémorial de Schirmeck.

Ils ont été rejoints dans leur recueillement par Frédéric Reiss, député-maire de Niederbronn et Emile Blessig, député-maire de Saverne.

Le mot de la fin est revenu à Madame le Sous-préfet Josette Michel qui « essaie d'imaginer ce que ressentaient nos parents et nos grands-parents » et qui comprend la difficulté, pour les anciens Malgré-Nous, de parler de ce qu'ils ont vécu.

Le passage du flambeau aux jeunes générations reste à faire. L'AMAM, qui comporte dans ses rangs de nombreux enseignants, s'y emploie sans relâche.

les Malgré-Nous

**Nous avions 18 ans, ou un peu plus,
Nous aimions la vie, le bruit, et même un peu plus,
Nous aimions notre maison, notre village, et même un peu plus,
Nous aimions nos campagnes, nos rivières de plus en plus.**

**Nous aimions nos pères, nos mères et beaucoup plus,
Nos copains, nos voisins, le facteur de plus en plus,
Nos oncles, nos tantes, nos cousines, et même un peu plus,
Le Maire, le Curé, le Maître d'école, de plus en plus.**

**Nous aimions la nature, les fleurs, les abeilles
Nos printemps, nos étés, nos hivers, et beaucoup plus,
L'odeur des lilas, le givre sur les toits,
Les veillées en famille, les Noël's embaumés, et même un peu plus.**

**Nous aimions cette force naissante en nous de plus en plus,
Nous aimions les filles, leurs sourires et beaucoup plus,
Et avec elles, les bals, les tangos ou un peu plus,
Nous leur jurions amour, fidélité, et beaucoup plus.**

**Mais ils nous ont cassé nos rêves, nos espoirs et beaucoup plus,
Ils étaient fous de gloire, de puissance, de rage, et plus,
Ils voulaient maîtriser, dominer, sinon plus,
Être maîtres du Monde, de l'Univers, peut-être plus.**

**Ils nous ont pris nos joies, nos espérances et beaucoup plus,
Ils nous ont volé tout ce qui nous était cher,
Plus de famille, ni de printemps, ni de jolies filles,
Il fallait marcher, tirer, mourir, plutôt crever, sans plus.**

**Pourtant certains sont revenus, un à un, ou parfois plus,
Ils avaient alors 20 ans, ou quelques années de plus,
Ils avaient perdu le sourire, la joie et beaucoup plus,
Il leur manquait des bras, des jambes et souvent plus.**

**Et les autres, les milliers d'autres, qui ne reviendront plus,
Leur voyage était sans retour, leur destination terminus,
Malgré que Pères, Mères, Fiancées prièrent de plus en plus,
Ils resteront là-bas à Stalingrad, Tambov, au fin fond de cette vaste steppe russe.**

**Et pourtant il faut qu'on se souvienne d'eux beaucoup plus,
Que leur sacrifice nous serve de leçon et beaucoup plus,
Que nos jeunes cultivent la mémoire de ces héros,
Et que nous tous, prions pour eux un peu plus.**

**Enfin que les régnants de ce monde sachent tirer la leçon de leur sacrifice,
Mais que cela ne devienne pas une histoire, comme tant d'autres, sans plus,
Et que, je vous en conjure Messieurs les Maîtres,
Que cela ne se produise jamais, jamais plus,
Car nous n'avions que 18 ans, ou un peu plus.**

André Bechtel

Deux comédiens de l'âge des Malgré-Nous ont lu ce poème pendant la cérémonie

Les morceaux choisis du Président Nicolas Sarkozy

« Réparer une injustice »

Ici, sur cette terre d'Alsace, si chère au cœur des Français, je suis d'abord venu rendre hommage au nom de la Nation toute entière à tous ceux qui sont morts pour sa liberté dans ce terrible hiver 1945. Ils étaient jeunes. Ils étaient courageux. Ils venaient de toutes les régions de France et de l'Empire. La Première Armée depuis le débarquement de Provence, en remontant vers le Nord, avait incorporé les FFI et les FTP. Ils côtoyaient les enfants d'Alger, de Tunis et de Rabat, les tirailleurs tunisiens, les Tabors marocains, les Spahis, les chasseurs d'Afrique, que le froid faisait tellement souffrir. Ils se battaient au côté des enfants du Kentucky, de l'Oklahoma, de la Pennsylvanie dont la France n'oubliera pas le sacrifice. Je veux rendre hommage à la Résistance alsacienne, aux déportés, aux morts des maquis des Vosges, à tous ceux que la Gestapo traqua, arrêta, tortura, assassina.

A tous les réfugiés alsaciens et lorrains qui partent entrèrent dans la clandestinité. Aux combattants volontaires de la Brigade Alsace-Lorraine dont les plus jeunes avaient à peine 16 ans. Mais en choisissant de venir célébrer cette année le 8 mai à Colmar, je n'ai pas voulu seulement évoquer le souvenir des combattants auxquels nous devons tant et dont les noms s'effacent lentement des mémoires au fur et à mesure que la mort fait disparaître les derniers témoins.

Si j'ai choisi l'Alsace, c'est parce qu'au-delà des souffrances qu'elle a partagées avec tous les Français du fait de la guerre et de l'occupation, il y a une souffrance terrible qu'elle est la seule, avec la Moselle, à avoir subie et qui a laissé dans le cœur de chaque Alsacien et de chaque Mosellan une profonde et secrète blessure dont la douleur n'est pas éteinte.

Il fallait qu'un Président de la République vint dire aux Alsaciens que leur douleur est celle de tous les Français, parce que la France est indivisible et parce que l'Alsace est française, française parce qu'elle l'a voulu, parce que son âme est française, parce que son cœur est français, parce qu'il n'y a pas un Français, l'histoire ayant été ce qu'elle a été, qui puisse imaginer la France sans l'Alsace.

Je suis venu aujourd'hui en Alsace réparer une injustice. En 1940, l'Alsace-Moselle vécut une annexion de fait. Tout ce qui rappelait la France, tout ce qui pouvait exprimer la

volonté des Alsaciens et des Lorrains d'être Français, fut banni, traqué, puni. Dans ce Colmar où la langue française était désormais proscrite, où les noms et prénoms mêmes durent être changés, tout ce qui reliait chacun de nos compatriotes à la France, de la façon



Le 8 mai 2010 à Colmar

la plus intime et la plus personnelle, tout cela disparut.

Les villes furent divisées en sections, cellules et blocs pour être mieux contrôlées. La population fut enrôlée dans les organisations nazies. Les adultes dans le service du travail du Reich en 1941. L'année suivante vint le tour des plus jeunes de 10 à 18 ans, obligés d'adhérer aux jeunesses hitlériennes. Mais la pire des souffrances fut celle qui a été la plus occultée. Le silence qui s'est fait autour d'elle n'a fait qu'ajouter à la douleur parce que ce silence était comme un soupçon.

A partir de 1942, les Alsaciens et les Mosellans furent enrôlés de force dans l'armée allemande. On leur mit un uniforme qui n'était pas celui du pays vers lequel allaient leur cœur et leur fidélité, on les envoya se battre pour une cause qui n'était pas la leur et qu'ils haïssaient. On les força à agir contre leur patrie, leur serment, leur conscience.

Ils furent 130 000. 30 000 sont morts au combat. 10 000 furent portés disparus. Les « Malgré-Nous » ne furent pas des traîtres.

Les menaces de représailles qui pesaient sur leurs familles ne leur laissaient pas le choix. Ce furent des victimes. Des victimes du nazisme. Des victimes du pire régime d'oppression que l'histoire ait connu.

Les victimes d'un véritable crime de guerre. On les envoya sur le front de l'Est. A leur souffrance morale s'ajoutèrent les pires souffrances physiques. Ceux qui furent faits prisonniers connurent des conditions de détention effrayantes.

A leurs familles, à leurs enfants qui ont souffert aussi, aux survivants de cette tragédie, je veux dire que ceux qui les ont abandonnés, ceux qui n'ont rien fait pour empêcher cette ignominie perpétrée contre des citoyens français, ont trahi les valeurs de la France, l'ont déshonorée.

Vichy a trahi la France et l'a déshonorée. La collaboration fut une trahison et un déshonneur.

Je veux dire à tous les Français que le destin tragique de ces hommes fait partie de notre histoire nationale, de notre mémoire collective et que leur douleur mérite la compréhension et le respect. La compréhension et le respect que l'on doit à ceux auxquels nous lie le sentiment profond d'appartenir à une même nation fraternelle qui a partagé tant d'épreuves.

Si les réfugiés alsaciens furent accueillis en masse dans toutes les provinces françaises dès le début de la guerre, si les Juifs de Strasbourg trouvèrent un refuge sûr dans les fermes du Périgord où les paysans les cachaient au péril de leur vie, si l'Alsace fut libérée par des soldats qui n'avaient jamais vu de neige de leur vie, mais pour qui la France ne pouvait être libre tant que le dernier soldat ennemi ne serait pas repassé de l'autre côté du Rhin, la France trouva en Alsace parmi les plus belles figures de la Résistance et le plus ardent des patriotismes.

L'Alsace, parce qu'elle connaît la valeur du sacrifice, sait la valeur de la paix.

Elle qui fut traversée par tant d'invasions, elle qui fut l'enjeu de tant de conflits, elle pour qui tant de sang fut versé, elle n'a aucun doute sur son identité qui est alsacienne, elle n'a aucun doute sur sa fidélité qui est française, elle n'a aucun doute sur son idéal qui est européen.

C'est pour cela que ce 8 mai, ici, prend une signification si particulière et si profonde : celle d'une Nation se recueillant sur elle-même pour puiser en elle la force de s'ouvrir aux autres, et, n'oubliant rien de son passé, de se tourner vers l'avenir.

Le 8 mai 2010. ■

(source photo : DNA)

Pour finir le président a cité sept vers du poème d'André Bechtel (en gras page 15).

Directeur de la publication : Marcel Spisser
Coordination : Jean-Paul Gully
Responsable pédagogique : Damaris Muhlbach

Rédaction :
Régis Baty, Charles Cricqui, Bernard Reumaux,
Anne Heintz, Marcel Spisser, Alphonse Troestler

Réalisation : CANDID

Impression : Sicop / Photos : D.R.
Dépôt légal : novembre 2010

© Tous droits de reproduction réservés.

A M A M
Président Marcel SPISSE
Secrétaire Jean-Paul GULLY
Trésorier Claude MORANT
Tél. 03 88 29 98 15
j-p.gully@orange.net

L'AMAM est soutenue par :

